

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre; pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

LES cothurnes viennent de reparaitre avec toute leur élégance antique, et les jolis pieds de nos Françaises vont nous rappeler les riches bandelettes qui formaient la chaussure des beautés du siècle d'Aspasie. Il appartenait au plus charmant

petit pied du monde de ressusciter cet ornement, qui sied également à la majesté ou à la grâce d'un costume, et la duchesse de Berri, en revêtant la première un cothurne grec, a décidé leur succès dans les salons de Paris. Il serait difficile qu'un modèle aussi séduisant ne trouvât pas beaucoup d'imitateurs, et l'on peut pressentir qu'il ne sera point d'élégantes qui n'adoptent, pour les fêtes d'hiver, cette nouvelle chaussure, à laquelle M. Gelot * vient d'apporter tout le luxe et la perfection qui pouvaient l'approprier au goût de nos jours. Rien de délicieux comme les cothurnes qu'offrent ses magasins : les uns en moiré blanc ou satin noir, ayant les bandellettes brodées en or ou argent ; les autres ornés de broderies en soie ou n'étant arrêtés que par des boutons d'or, mais d'une coupe si favorable au pied, que la coquetterie ne peut manquer d'en tenir compte. Des pantoufles dont le luxe est devenu une mode de bon ton, et un genre de bottines fourrées destinées à être passées par-dessus les chaussures de bal, pendant le trajet de la voiture, sont aussi chez M. Gelot des objets dignes d'être distingués par leur agrément et leur utilité.

— On porte beaucoup de guirlandes de fleurs, séparées en deux touffes, dont les branches s'avancent de manière à dépasser les boucles de cheveux, ou une seule grosse fleur, telle que pivoine, pavot, etc. Les *chaperons* en plumes, marabouts ou fleurs, et les bouquets d'argent mêlés aux plumes de couleur, sont aussi des ornemens très à la mode.

— On fait beaucoup de fleurs en plumes qui sont d'une légèreté admirable. Nous avons vu une robe en crêpe vert de lumière, ayant au-dessus de l'ourlet une guirlande de roses faites en plumes blanches d'un effet excessivement distingué.

— Après le crêpe, on emploie pour robes de bal des gazes de Chambéry qui sont charmantes pour ce que l'on appelle toilettes de jeunes personnes. On les orne quelquefois d'une frange en chenille, ou d'un seul bouquet de fleurs placé à la hauteur du genou, et correspondant au bouquet de la ceinture ; mais le plus souvent elles n'ont pour garniture que quelques rouleaux de satin.

* Boulevard des Italiens, n° 11.

— On a vu à la représentation donnée à l'Odéon, plusieurs jolis chapeaux parmi lesquels nous en citerons un en velours bleu de ciel, dont la passe, entièrement ronde, était très-relevée d'un côté, sous lequel était placée une aigrette en queue d'oiseau de paradis. Une seconde aigrette du même genre ornait par-dessus le côté opposé de la forme. Ce chapeau, remarquable par sa gracieuse élégance, sortait des ateliers de M^{me} Célianne, dont les modes se distinguent toujours par la nouveauté et le bon goût.

— Dans les différentes réunions de cette semaine, on a distingué la toilette de M^{me} R***; sa robe, en palmyrienne blanche, était brodée en soie blanche de teinte nuancée qui avait le reflet de l'argent. Les manches étaient à la *dona Maria*, séparées par un bracelet d'émail à fermoir de diamans. Son berret, en velours noir, d'une forme extrêmement large, était placé sur le côté de la tête. Son aigrette de diamans ornait le dessous de la passe du côté relevé. Une tresse de cheveux blonds traversait le front en guise de bandeau.

— Une robe en gaze *Caroline* rose était ornée, au-dessus de l'ourlet, d'une guirlande formée par deux rangs de marabouts nuancés rose et blanc, séparés au milieu par une torsade de perles. Le corsage était fait à revers très-décolletés entourés d'un petit rouleau de marabouts. Le collier était composé de plusieurs rangées de perles, ainsi que les boucles d'oreilles qui étaient d'une largeur et d'une longueur excessives. Un bandeau et trois aigrettes en perles formaient la coiffure.

— Une robe en crêpe blanc, ornée, à la hauteur du genou, de bouquets formant pyramides, brodée en soie plate couleur d'améthyste, et dont toutes les feuilles étaient brodées en or. Ce mélange était charmant, et allait à ravir avec une garniture d'améthyste et des branches de petites bruyères lilas et or placées sur les cheveux.

PREMIÈRES ANNÉES DE LORD BYRON.

J'ai passé plusieurs années de ma première enfance à Aberdeen, mais je n'y suis retourné qu'à dix ans. Je fus envoyé, à l'âge de cinq ans, ou peut-être plus tôt, à une

école des deux sexes, tenue par M. Bowers. Là j'appris en tout à dire, par cœur, la première leçon (*Dieu a fait l'homme, aimons-le*), à force de l'entendre répéter, mais sans connaître une lettre. Lorsqu'on voulut examiner mes progrès à la maison, je répétais ces mots avec volubilité; mais, en tournant le feuillet, je continuais à les répéter, en sorte que les limites étroites de mes premières connaissances furent bientôt découvertes. Je reçus une tape sur les oreilles, lesquelles ne méritaient pas ce traitement, puisque c'était par les oreilles seulement que ma science était entrée, et je fus mis entre les mains d'un nouveau professeur. C'était un ecclésiastique très-dévoth, très-instruit, nommé Ross. Sous lui je fis des progrès étonnans, et je me souviens encore de ses manières douces et de ses efforts pour m'instruire. Dès que je sus lire, ma grande passion fut l'histoire, et je ne sais pourquoi je fus surtout captivé par le récit de la bataille du lac Regile, qui me tomba d'abord dans les mains. Il y a environ quatre ans, me trouvant sur les hauteurs de Tusculum, et portant mes regards sur le petit lac circulaire, qui fut jadis le lac Regile, je me rappelai mon jeune enthousiasme et mon vieil instituteur. A celui-ci succéda un jeune homme sérieux, taciturne, mais bon, nommé Patterson, que l'on me donna pour gouverneur. Il était fils de mon cordonnier, mais homme très-instruit, ce qui est très-commun en Écosse. C'était un presbytérien rigide; avec lui je commençai le latin, et je continuai cette étude jusqu'à ce que j'entrasse à l'école de grammaire (*grammar School*), où je fis toutes mes classes, jusqu'à la quatrième. Je fus alors appelé en Angleterre par la mort de mon oncle. Ce fut sur les beaux modèles de M. Duncan d'Aberdeen que j'appris cette écriture, que je puis à peine déchiffrer moi-même. Je ne pense pas qu'il se soit enorgueilli de mes progrès, et cependant alors j'écrivais beaucoup mieux qu'à présent (1).

Mon amour pour les promenades solitaires, mon goût pour explorer le pays dans toutes les directions m'entraînèrent sou-

(1) Cette anecdote nous en rappelle une autre de Napoléon, qui reçut un jour à Malmaison la visite d'un pauvre diable qui venait lui rappeler qu'il avait été son maître d'écriture à Brienne: « Le f. élève que vous avez fait là! » s'écria Napoléon, qui, riant lui-même de sa vivacité, fit une pension à son ancien maître.

ris en
mmé',
naître
a mai-
urnant
imites
lécou-
e mé-
seule-
mains
dévot,
nnans,
ses ef-
passion
ivé par
'abord
nt sur
e petit
ai mon
accéda
é Pa-
fils de
t très-
c lui je
ce que
à je fis
appelé
beaux
riture,
se pas
t alors

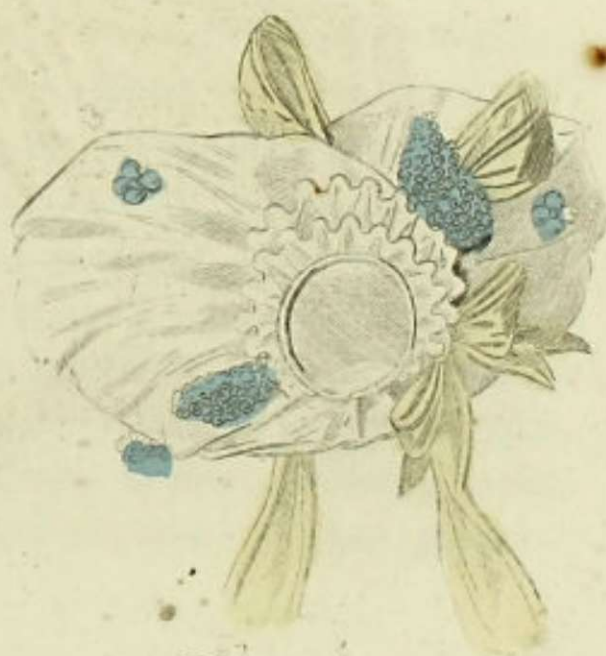
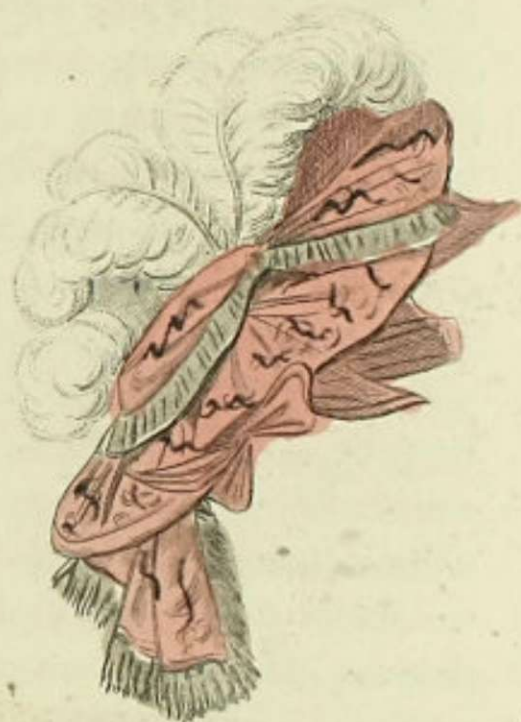
ait pour
nt sou-

on , qui
nait lui
f. . élè-
ême de



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Coiffure des Magasins de M^{me} Sauriet rue de Monsiegné N^o 1 Rebe de
Lain Royal façon de M^{me} Boussard rue Lepelletier N^o 7 Bague et
Boucles en Or et Argent.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2 près le passage de l'Opéra
 1 Turban Exécuté par M^{re} Croizat rue de l'Odéon 2 Berret en étoffe lamée
 d'argent 3 Bonnet de tulle des Magasins de M^{me} Sauriet rue Monnaie N^o 1.

vent si loin, qu'on craignait sérieusement pour ma santé. Étant à Aberdeen, je m'esquivais de la maison sans qu'on m'aperçût; quelquefois je me dirigeais du côté de la mer, et un jour, après des recherches longues et difficiles, on me trouva faisant des efforts pour sortir d'un marais d'où je n'eusse pu me tirer tout seul.

Ce fut à peu près à cette époque (j'avais alors environ huit ans), qu'un sentiment tenant bien plus de l'amour, qu'il n'est possible de le supposer dans un enfant si jeune, s'empara de mes pensées et montra combien la sensibilité de ma nature était précoce dans cette passion comme dans beaucoup d'autres. Le nom de l'objet de cet attachement était Mary Duff, et le passage suivant d'un journal écrit par moi en 1813, montre combien toutes les circonstances de ce premier amour étaient encore présentes à ma mémoire après un intervalle de dix-sept ans.

« J'ai beaucoup pensé dernièrement à Mary Duff. Combien il est bizarre que j'aie été si entièrement amoureux de cette fille à un âge où je ne pouvais ni sentir l'amour, ni connaître la signification de ce mot. . . Ma mère avait coutume de me railler sur cette passion d'enfant, et bien des années après (j'étais âgé de seize ans), elle me dit un jour : « Ah ! Byron, j'ai reçu une lettre d'Édimbourg de miss Abercromby; votre ancienne amoureuse, Mary Duff, est mariée. » Et quelle fut ma réponse ? Je ne puis réellement m'expliquer mes sentimens à ce moment. Je tombai presque en convulsion, ce qui alarma tellement ma mère, qu'elle évita toujours de revenir sur ce sujet avec moi, et qu'elle se contenta de raconter à toutes ses connaissances ce qui s'était passé. Qu'est-ce que cela pouvait être ? Je n'avais pas revu Mary Duff, depuis qu'une aventure de sa mère, à Aberdeen, avait été cause de son départ pour Banff, où demeurait sa grand'mère. Nous n'étions alors que de petits enfans. Depuis cette époque, j'ai eu cinquante attachemens, et cependant je me rappelle tout ce que nous nous disions l'un à l'autre, toutes nos caresses, ses traits, mes tourmens, mes veilles, mes sollicitations à la femme de chambre de ma mère, pour qu'elle écrivit à Mary pour moi, ce qu'elle fit à la fin pour me calmer. La pauvre Nancy s'imagina que j'étais fou, et, comme je ne pouvais écrire moi-même, elle devint mon secrétaire. Je me souviens aussi de nos prome-

nades, du bonheur d'être assis près d'elle, à ses côtés, dans l'appartement des enfans, tandis que sa plus jeune sœur, Hélène, jouait avec une poupée, et que nous faisions gravement l'amour d'un autre côté.

» Comment diable cela m'arriva-t-il si jeune? d'où cela pouvait-il venir? Ce ne fut que bien des années après que j'eus le sentiment de la différence des sexes, et pourtant mon amour pour cette fille était si violent que j'ai douté quelquefois d'avoir été réellement amoureux depuis. Quoi qu'il en soit, la nouvelle de son mariage fit sur moi l'effet d'un coup de tonnerre... C'est un phénomène en mon existence, qui se prolongera jusqu'à ma dernière heure. Et encore tout récemment, je ne sais comment son *souvenir* (non pas mon attachement) m'est revenu avec autant de force que jamais. Je serais surpris que, de son côté, elle eût conservé de moi le moindre souvenir : qu'elle se rappellât sa compassion pour sa petite sœur Hélène, parce qu'elle n'avait pas aussi un adorateur : combien son image est encore jolie dans ma mémoire ! comme je vois encore ses cheveux bruns foncés, ses yeux, ses vêtemens ! Je serais vraiment affligé de la revoir aujourd'hui : la réalité, quand bien même elle serait belle, détruirait ou au moins altérerait les traits angéliques de cette petite fille, qui sont encore présens à mon imagination après quinze ans. Au moment où j'écris, j'ai vingt-cinq ans et quelques mois. »

(*Extrait de la vie de LORD BYRON, par Thomas MOORE.*)

MELANGES.

— Un roman d'un titre effroyable et d'une lecture intéressante, *le Bourreau* * enfin, vient d'entrer en lice avec tant d'autres ouvrages dont le succès a justifié depuis deux ans les titres par trop bizarres. Cette dernière production joint au mérite du style celui de stimuler l'intérêt du lecteur au point

* Quatre volumes. Chez Eugène Renduel, éditeur-libraire, rue des Grands-Augustins, n° 22 ; et chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 bis.

de lui rappeler que tel est le pouvoir de l'imagination , qu'il

N'est point de serpent ni de monstre odieux ,
Qui , par l'art imité , ne puisse plaire aux yeux.

Au reste, nous ne dirons point si le *Bourreau* est un être intéressant ou horrible , mais nous assurerons que son histoire est écrite par une plume spirituelle et exercée.

— Le théâtre royal de l'Opéra-Comique donnera cette année quatre bals parés et costumés qui auront lieu par souscription, et dont le produit est destiné au soulagement des pauvres. Le prix de la souscription est de vingt francs par personne. Il y aura un vestiaire dans lequel on trouvera une grande variété de costumes. On dansera dans la salle ; les chanteurs tyroliens s'y feront entendre. Le premier bal aura lieu le 11 février. En attendant, *Fra Diavolo* attire chaque soir, dans la même enceinte, une foule avide d'entendre un opéra qui tiendra long-tems sa place parmi les succès de la salle Vantadour.

— La représentation donnée à l'Odéon au bénéfice des pauvres avait attiré une affluence considérable. Le nom du roi, quoique annoncé à tort, n'a pas été sans profit pour les malheureux. La présence de MADAME fut un dédommagement, et le spectacle fut entendu avec reconnaissance et plaisir. La recette s'est élevée à 6,900 fr.

— *François I^{er}* à Chambord fera très-prochainement son apparition à l'Académie royale de Musique.

— M^r Belloni, encouragé par le gouvernement, fonda, à Paris, en 1801, un atelier de mozaïque, dont l'art fut si long-tems négligé en France. Depuis lors il a fait de grands pas vers la perfection, et les connaisseurs peuvent aujourd'hui se présenter chez le chevalier Barberi, rue des Tournelles, n^o 32, où l'on pourra juger des progrès de cet art par l'exposition du *portrait de l'Empereur Alexandre*, d'après Gérard ; des poissons, des oiseaux, des papillons, des fleurs, et surtout une *tête de Silène couronnée de pampres*, qui est remarquable par le travail et la vivacité du coloris.

ANNONCES.

Librairie Lemoine, place Vendôme, n° 24. — BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, *choix des meilleurs ouvrages de la littérature française*. Edition in-32, ornée de portraits, à 60 cent. le volume. (Il en paraît un par semaine.)

Jusqu'à ce jour on n'avait pas eu la pensée de donner une édition de 200 vol. in-32, qui fût à la fois une édition de luxe et de poche. Beaucoup d'éditeurs, il est vrai, ont cru remplir cette dernière condition en choisissant le format in-18, mais il n'est personne qui n'ait reconnu qu'un volume in-18 était, pour la poche, un format trop grand. Sous ce dernier rapport, l'édition que nous annonçons ne laisse rien à désirer. Les caractères sont neufs, le texte revu avec soin. Quelques notices précèdent les ouvrages de la plupart des auteurs, et sont ornés de portraits gravés par M. Couché fils.

Les souscripteurs ont la faculté de ne prendre de la collection que les ouvrages qui sont à leurs convenances.

ARSENAL DE VÉNUS. — EAUX dans lesquelles il suffit de tremper le peigne pour teindre les Cheveux de toutes nuances; POMMADE qui les fait réellement pousser en peu de jours; EAU garantie pour faire tomber les poils en dix minutes, sans inconvénients; CRÈME qui efface les rousseurs et blanchit, à l'instant même, la peau la plus brune; CRÈME de Perse qui enlève le hâle et les gerçures; EAU des Sultanes qui rafraîchit le teint et lui donne un coloris vif et naturel; PÂTE qui blanchit et adoucit les mains à la minute; EAU qui blanchit les dents et détruit de suite la mauvaise haleine, même après avoir fumé. Prix: 6 fr. chaque article. On essaie avant d'acheter. Le dépôt est chez M^{me} EUGÈNE, *rue du Bac, n° 13, au 2^e, près le Pont-Royal, l'entrée par la porte-cochère, escalier n° 9.*

PARAGUAY-ROUX BREVETÉ DU ROI. — Un morceau d'amadou imbibé de *Paraguay-Roux*, et appliqué sur une dent malade, calme à l'instant même la douleur la plus vive et la plus opiniâtre. Le *Paraguay-Roux* ne se trouve à Paris, que chez les inventeurs et seuls brevetés, MM. Roux et Chais, pharmaciens, *rue Montmartre, n° 145, en face la rue des Jeûneurs.*

A ce Numéro est jointe la planche 700.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.